

## ***Le Mur invisible*, EdT3 : qui suis-je ?**

**Depuis, p. 95 : « J'étais devenue très maigre » ... jusqu'au bas de la p. 98 : ... « ça me devient alors plus facile. »**

### **Présentation et situation du passage :**

L'été est principalement occupé par « couper l'herbe du pré » (bas p. 91), la faire sécher, puis la ranger : tâches épuisantes ... « L'énorme travail de la fenaison était terminée. » (bas p. 92), ce qui permet à la narratrice, **au cours du mois d'août** (on le sait grâce à une précision donnée dans l'avant-dernière phrase de la p. 98), de se contempler dans le miroir, qui n'est pas le sien d'ailleurs (elle n'en avait pas) mais celui de sa cousine Louise : ainsi observe-t-elle ses changements physiques et confie-t-elle les réflexions qui s'en suivent. Il s'agit donc là d'un **bilan existentiel**, sans concession, au milieu d'un été accablant de divers travaux.

### **Structure :**

- 1) L'héroïne devant le miroir : observation, constatation et réflexion. (p. 95 + 1er § de la p. 96).
- 2) Son état avant son expérience d'isolement dans la forêt. (p. 96).
- 3) Évocation souffrante, mais sans regrets, de son passé et de son manque d'instruction (p. 97). Premier aboutissement : retour amer à la situation présente et à son autoformation (haut p. 98).
- 4) L'espoir improbable d'un lecteur. Second aboutissement : ... « faire semblant d'écrire pour les hommes, ça me devient plus facile. » ; nécessité de l'illusion d'une communication humaine (bas p. 98, fin du passage retenu).

Nous suivrons l'ordre du texte : son plan sera celui de notre commentaire.

### **Projet de lecture :**

Là encore choisissez ce qui vous convient ou, mieux encore, proposez votre propre question directrice !

- Dans quelle mesure la narratrice brosse-t-elle un autoportrait physique et psychologique qui amène à une comparaison avec le passé sans jamais oublier le présent ?

- Écrire pour rendre compte d'une métamorphose ; mais pour qui et pourquoi ?

- Présent, passé, futur : comment la narratrice se livre-t-elle à un bilan existentiel qui lui permet d'envisager les trois dimensions temporelles habituelles ?

### **Développement du commentaire :**

#### **I- Face au miroir :**

Nous sommes en présence d'une **métamorphose** dont la narratrice a pleinement conscience telle que l'établissent les deux premiers § de notre extrait ; ainsi décrit-elle sa « nouvelle apparence »

Certes elle est **décharnée** du fait du manque de nourriture et d'un travail agricole acharné, **mais** comme **rajeunie** dans sa maigreur : ... « et mes épaule pointues comme celle d'une adolescente. » (fin du 1er § p. 98). Plus bas, elle constate encore : « Si étonnant que cela puisse paraître, j'avais l'air plus jeune que je menais une vie confortable. »

Après la vision de son visage et de l'ensemble de sa nouvelle physionomie elle constate les effets sur ses mains « devenues (ses) principaux outils de travail. » (2e § p. 98) ; il y a une sorte d'**épuration** de toute sa personne comme si elle avait eu besoin de cette **expérience extrême** pour se débarrasser du superflu civilisationnel d'autrefois, tels les bijoux ; son point de vue est radicalement changé : ce qui lui eût paru auparavant « absurde » (c'est-à-dire de ne plus en porter) est devenu une évidence et une nécessité. Il s'est opéré une totale **désaliénation des préjugés sociaux** liés à l'âge et même au sexe ; relire depuis « La féminité de la quarantaine s'était détachée (...) j'avais perdu la conscience d'être une femme. » (en bas de la p. 98). Paradoxalement c'est une bonne nouvelle ; en effet c'est l'un des signes apparents de la réussite de son expérience de nature, car son « corps (...) s'était adapté et avait réduit au minimum les inconvénients de (son) état. J'avais acquis le droit d'oublier ma condition. » (id.) ; **satisfaction d'un affranchissement vis-à-vis d'un « état », d'une « condition »** : celui et celle dont on persuade les femmes dans la société ; elle peut prendre une distance par rapport à toutes sortes d'idées reçues qu'elle avait psychologiquement intégrées ; l'être s'est dédoublé ; il s'est libéré même si ce fut **une renaissance** imposée par les circonstances et douloureuse au vu des obstacles à surmonter.

**Sa métamorphose est même protéiforme**, puisqu'elle passe par divers apparences en fonction de ses activités rustiques : « une enfant », « un jeune homme », mais aussi un vieillard le soir « sans sexe défini » le soir au soleil sur son banc alors qu'on la devine épuisée. Mais quand elle revient au temps de l'énonciation du récit, elle constate la disparition chez elle de tout « charme ambigu » (haut de la p. 96) ; désormais musclée, ridée, elle s'est comme fondue dans la nature dont elle est devenue un élément à part entière, végétal : ... « **je ressemble davantage à un arbre** qu'à un être humain, une souche brune et coriace qui a **besoin de toute sa force pour survivre.** » (id.)

Cette ultime comparaison qui clôt la description physique révèle une **force de vivre**, une puissance et une **énergie** qui sont l'essence même de la vie et de la nature qui nous a créés à l'origine comme des êtres pugnaces et résistants. On est proche de Canguilhem quand il essaie d'approcher précisément ce qu'est la vie, d'abord ici un **désir de vivre** qu'elle partage pleinement **avec les êtres de la forêt dont elle fait maintenant partie.**

Surgit alors en elle la mémoire du passé et de celle qu'elle était et qui n'est plus.

## II- « Quand je me remémore la femme que j'ai été » ... (2e § p. 96) : vision rétrospective et interprétation.

Elle jette alors sur elle-même un regard sans aménité, car elle juge sévèrement la femme qu'elle était avant son aventure, au sein de la société. Néanmoins s'il s'agit d'être rigoureuse dans son analyse, il convient aussi d'être juste : ... « j'éprouve pour elle **peu de sympathie**. Mais je ne voudrais **pas la juger trop sévèrement** » (p. 96). Le **dédoublement** présent-passé se poursuit amplifié par le choix de la troisième personne du singulier, et il lui permet de s'adonner à une étude du **cas sociologique** qu'elle était, une « condition » sans aucun doute qu'elle partageait avec la plupart des autres femmes, mais qui n'occasionnait pas de questions, comme s'il s'était agi d'une situation tout à fait normale et banale.

Et ainsi livre-t-elle **une évocation autobiographique très synthétique** qui cherche à faire la part entre ce dont elle était responsable et ce qui lui était imposé ; son tableau est très **pessimiste** et se clore d'un certain **féminisme** navré : « Seule une géante aurait pu se libérer et elle était loin d'être

une géante, juste une femme surmenée, à l'intelligence moyenne, **condamnée à vivre dans un monde hostile aux femmes**, un monde qui lui parut toujours étranger et inquiétant. » (id.).

Il s'agit plus de condamner une société patriarcale, oppressive contre laquelle il était quasi impossible de se révolter ; nous sommes dans le contexte des années 50-60 en Autriche et en province : ... « dans son esprit dominait un désordre effrayant (dans lequel on peut imaginer qu'elle s'était perdue). **C'était bien assez pour la société dans laquelle elle vivait et qui d'ailleurs était aussi ignorante et accablée qu'elle.** » (bas de lap. 96). Donc **la vraie responsabilité** de cet état de faits revient à une société certes coupable, mais dont la culpabilité est atténuée par l'ignorance, l'accablement, voire peut-être, mais ce serait sous-entendu de la bêtise, ce que la narratrice ressentait instinctivement tout en étant profondément insatisfaite (cf. la dernière phrase du § en haut de la p. 97).

L'accusation se poursuit dans les deux paragraphes suivants où s'approfondit l'analyse rétrospective ; le texte s'apparente alors à **un réquisitoire**, mais qui n'épargne pas sa propre personne qu'elle dévalorise. On a déjà vu à quel point la narratrice refusait de se bercer d'illusions.

### **III- L'éducation ou l'injustice faite aux femmes :**

La narratrice déplore d'avoir été, voire d'être encore pour une part « **cette femme si mal armée** pour affronter les réalités de la vie. Je suis encore incapable aujourd'hui de planter correctement un clou (...) je ne pouvais pas prévoir que j'aurais un jour à percer des portes. » ( 2e § p. 97) Si la dernière phrase apporte une note d'**humour**, en revanche la **constatation d'incapacité** qui la précède, et qui la dévalorise un peu exagérément, révèle à quel point **l'expérience soudaine et involontaire** qu'elle affronte depuis l'apparition du Mur, **est difficile** ; mais tout lecteur de bonne foi ne ferait-il pas le même bilan d'incompétences vu les conditions dans lesquelles le sujet est placé ?

De la même façon, elle insiste sur son **manque d'instruction**, son oubli ou plutôt son absence de savoirs qu'elle peut considérer à présent comme fondamentaux. « mais quant au reste, je ne sais pas grand-chose non plus » ... Certes, **par rapport aux années d'école**, il y a le phénomène de l'effacement progressif de beaucoup de connaissances (« naturellement je les ai oubliés »), mais, et cela lui est bien plus préjudiciable, il y a aussi le critère de l'utilité (au sujet de « calculs et (de) logarithmes ») et celui de l'occasion de mettre à l'épreuve certaines « facilités » (« les langues étrangères ») qui sont par conséquent restées en friche. Aussi se sent-elle ignorante, bien qu'elle ait « toujours été une bonne élève. » **Les trois faits** qu'elle a identifiés ne la font pas seulement se remettre en cause mais **condamner** un enseignement absurde et viser indirectement **l'insuffisante instruction donnée aux filles** (relire la fin de ce 2e § p. 97 : « Je ne sais pas, quelque chose dans notre programme d'enseignement devait être détraquée ... ne s'en seraient pas mieux sortis que moi. »).

Et à quarante ans et dans sa situation, il est trop tard ; « combler ces lacunes » (bas p. 97) s'avère impossible. Quelque chose a été manqué qui ne se rattrape plus et le ton se fait plein d'**amertume**. Certes les conditions de son expérience l'ont considérablement changée, elle a su s'adapter, mais elle se sent encore pourtant très démunie. À qui est-ce la faute finalement ? Citons la fin du 1er § en haut de la p. 98 : « J'avais une chance en naissant mais ni mes parents ni mes maîtres ni moi-même ... j'ai été une dilettante et ici, dans la forêt, je ne suis rien de plus. » La répétition du mot « **chance** » laisse sceptique : en fut-ce vraiment une ? Une occasion manquée ou plutôt **un empêchement dont tous, y compris elle-même, se sont faits complices** ?

À présent, elle se considère comme **une autodidacte** peu douée (cf la dernière phrase sur le « professeur », fin du 1er § p. 97) : malgré l'évocation d'une métamorphose réussie dans la première partie de notre extrait demeure en elle un complexe d'infériorité qui débouche sur une auto

dévalorisation ; le terme de « **dilettante** » paraît inadéquat, alors qu'elle a largement prouvé le **contraire** déjà dans son acharnement à survivre et sa double capacité de travail manuel et d'adaptation dans un cadre sauvage et rude.

N'évoque-t-elle pas en vérité, discrètement mais sûrement, **la tragédie de la condition féminine** d'une certaine époque, celles de sa jeunesse et de sa maturité, en particulier les années cinquante et soixante, où, à cause des modèles bourgeois imposés par la société, beaucoup de femmes se voyaient sans véritable formation, ni situation autres que celles de femmes au foyer, ménagères surmenées, mais considérées comme « **dilettantes** », la prééminence étant accordée aux maris et aux hommes en général en toutes circonstances ?

Peut-être est-ce forcer quelque peu le sens du texte, mais on se souvient d'une part de l'influence de Simone de Beauvoir sur l'autrice, sa vie familiale peu épanouissante de cette dernière, d'autre part de **la reconnaissance féministe** qui a été faite de l'oeuvre de Marlen Haushofer sans qu'elle ne l'ait jamais véritablement proclamée ...

L'extrait change de ton et de sujet dans sa dernière partie : le fantasme d'un lectorat.

#### **IV- L'impossible et irrépressible désir d'être lue :**

En effet sans savoir pourquoi elle y aspire, la narratrice ne peut s'empêcher d'avouer qu'elle « espère » un lecteur pour les confidences livrées à cette chronique, cette espèce de journal intime, commencée après le choc de la mort du chien et développée *a posteriori*. Le début du deuxième paragraphe de la p. 98 l'exprime sans ambages et la suite insiste sur **la profonde nécessité** qu'elle éprouve d'**une communication humaine**, *via* son récit, même différée : « Mais mon coeur bat plus vite quand je me représente que **des yeux humains** se poseront sur ces lignes et que **des mains humaines** tourneront ces pages. » (p. 98). Son désir le plus fort qui s'est fait jour au fur et à mesure de l'écriture est finalement **un désir de lecture qui se cristallise** sur deux éléments essentiellement humains qui deviennent les symboles de son manque, de sa frustration dans sa solitude : les yeux, les mains de l'autre, d'un *alter ego* humain (mains dont elle a fait l'éloge comme le meilleur outil de l'homme, cf. p. 95).

Mais la suite du § appuie un **pessimisme amer** : il semblerait bien qu'elle aura pour unique réceptrices les souris qui « mangeront ... jusqu'au dernier bout de papier. » Il n'y a pas de postérité à envisager ; mais au lieu d'une triste résignation, elle témoigne encore de **sa conscience animale** et de son souci scrupuleux (et surprenant) de tous les créatures naturelles vivantes : « À moins que les traces de crayon ne leur fassent du mal. J'ignore si ça contient ou non du poison. », et ne se départit point de son humour, voire d'une légère **ironie** vis-à-vis d'elle-même : « C'est un sentiment **bizarre** que celui **d'écrire pour des souris** (!) » (bas p. 98).

Jamais elle ne s'abandonne à un auto apitoiement complaisant , mais si elle avoue pour finir conserver une illusion comme **motivation de l'écriture** : « Parfois je dois faire semblant d'écrire **pour des hommes**, ça me devient plus facile. » (id.) Des souris et des hommes certes, mais la fidèle chatte veille encore !

#### **Conclusion :**

*In fine* la contemplation de sa **métamorphose** s'est faite pour elle-même et lui a permis de mettre au point ce qu'elle est devenue par opposition à ce qu'elle était auparavant et qu'elle ne prise guère. Mais **au-delà de ce bilan existentiel** qui met en cause le passé, constate le présent et envisage le futur et surtout l'avenir de son manuscrit, surgit **un discours** qu'on peut qualifier de **féministe**, qui

pointe le sort réservé aux femmes par la société et dont elle a dû s'extraire malgré elle et grâce à, ou à cause de cette **expérience de nature** ; celle-ci s'est certes imposée, mais en même temps l'a libérée tout en lui donnant une **nouvelle lucidité** sur sa « condition ».

Se perçoit en creux dans ce passage **la notion de justice** ; il s'agit d'être juste et de faire la part des choses vis-à-vis d'elle-même et de la société des « hommes » (avec l'ambiguïté du terme permise par la traduction en français alors que l'allemand fait la distinction entre *Mensch* et *Mann*) : en quoi était-elle méprisable et pourquoi ? N'était-elle pas plutôt **victime d'un système** qui l'a laissée démunie et qui l'oblige à **tout se réapproprier** avec sa propre personne comme « professeur » face à la puissance indifférente de la nature ? Il semble bien que s'il y a **culpabilité**, elle est beaucoup plus du côté de **la société**, d'une société révolue pour elle après la catastrophe et le Mur, mais bien vivace pour nous lecteurs, qui y sommes plongés, et qui nous voyons ainsi interpellés dans nos préjugés ...